Orientalistische Litteratur-Zeitung.

Herausgegeben
von
F. E. Peiser.

Erscheint
am 15. jedes Monats.

Berlin.
Wolf Peiser Verlag.

Abonnementspreis
vierteljährlich 3 Mk.

Bestellungen nehmen entgegen: die Verlagsbuchhandlung, Berlin S., Brandenburgstr. 11, sowie alle Buchhandlungen und Postämter (unter Nummer 5656 A). — Inserate die zweigespaltene Petitzeile 30 Pf.; bei Wiederholungen und grösseren Anzeigen Ermässigung.

1. Jahrgang. 15. Juni 1898. № 6.

Alle für die Redaktion bestimmten Sendungen, Briefe etc werden ausschliesslich unter folgender Adresse erbeten: **Redaktion der O. L. Z., Wolf Peiser Verlag, Berlin S. 42, Brandenburgstr. 11. I.**

Dun-gi roi d'Ur et ses successeurs

par F. Thureau Dangin.

I.

Il y a deux ans environ, dans un article de la Revue d'Assyriologie (3e vol. nº IV pp. 142 et suiv.), je proposais, entre les rois alors connus de la seconde dynastie d'Ur, l'ordre de succession suivant: Bur-Sin, Gimil-Sin et Ine-Sin[1]). A peu près au même moment Hilprecht (OBI part II p. 30, note 6) aboutissait à la même conclusion en ce qui regarde le rapport chronologique à établir entre Bur-Sin et Gimil-Sin, mais, à la suite du P. Scheil, il plaçait Ine-Sin avant Bur-Sin[2]) Dans la Revue Sémitique (Janvier 1897 pp. 72 et suiv.) j'ai démontré d'après de nouveaux documents l'exactitude du classement que j'avais adopté et j'ai de plus essayé de prouver que le prédécesseur immédiat de Bur-Sin était un DUN-GI roi d'Ur et roi des quatre régions; je recomposais en même temps d' une part une série de seize années embrassant la fin du règne de ce problématique DUN-GI, le règne entier de Bur-Sin et le commencement du règne de Gimil-Sin et d'autre part une série de neuf années embrassant la fin du règne de Gimil-Sin et le début de celui d' Ine-Sin.

Les documents que vient de publier le British Museum[3]) confirment et permettent de compléter ces données chronologiques.

La preuve que le prédécesseur de Bur-Sin portait le nom de DUN-GI m'était fournie par une tablette de Telloh dont Hilprecht a donné une copie aux pl. 53 et 54 de sa publication des découvertes de Niffer: la souscription porte en effet, avant une date au nom de [DUN-]GI, la mention d'un PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA appelé [UR-] LAMA. J'étais par là autorisé à placer DUN-GI immédiatement avant Bur-Sin et à attribuer à la fin de son règne les cinq années qui, sur une tablette inédite du musée de Constantinople (nº 622) précèdent l'année de l'avènement de Bur-Sin (il résulte en effet d'un contrat du Louvre (AO 2512)

[1]) Je conserve provisoirement cette lecture qui n'est rien moins que certaine.

[2]) Le P. Scheil (Rec. de Trav. XVII p. 38 note 3) s'appuyait sur le fait que sur un contrat de Telloh l'année de l'avènement de Bur-Sin serait précédée de deux années appartenant au règne d'Ine-Sin; mais les deux années en question, de même que toute la série d'années énumérées OBI nº 125, se réfèrent non pas, comme il le pense, au règne d'Ine-Sin mais à celui de DUN-GI (voir plus bas).

[3]) Cuneiform texts from babylonian tablets part III et V (copies de L. W. King).

que UR-LAMA était contemporain de ce dernier roi). L'exactitude de ce classement dépendait de la correction des deux restitutions proposées: [DUN-]GI d'une part, [UR-]LAMA de l'autre. Or sur ce point le doute n'est plus possible: trois en effet des tablettes publiées par le British Museum (nos 12231, 18346, 18933) mentionnent, en rapport avec UR-LAMA, des dates au nom de DUN-GI dont deux sont précisément comprises parmi les cinq qui, sur la tablette mentionnée plus haut, précèdent immédiatement le règne de Bur-Šin.

Ceci acquis, un autre texte, également publié par le British Museum (n° 18358) nous permettra de pousser plus loin nos recherches. Nous en transcrivons ci-dessous les passages particulièrement intéressants pour l'objet qui nous occupe:

col. I

28 ⅔ se gur lugal

ki Gir-dingir-Ba-u ni-ku-ta mu uš-sa mu sa-a-bi[1])

28 GUR 180 QA de grains (mesure royale)
(reçus) de GIR(-DINGIR)-BA-U le NI-KU
dans la seconde année après (la construction du temple -ŠA IŠ Dagan)

14 ⅔ gur
ki Gir-dingir-Ba-u ni-ku-ta
14 ⅔ ⅗ gur
ki Ur-dingir-Nin-giš-zi-da-ta
mu Ša-aš-ru-um-ki ba-ḫul
46 ⅔ ⅗ gur
ki Gir-dingir-Ba-u ni-ku-ta
mu en dingir Nanna(r) maš-e-ni-pad[2])

14 Gur 180 QA
(reçus) de GIR(-DINGIR)-BA-U le NI-KU
14 GUR 150 QA
(reçus de UR(-DINGIR)-NIN-GIŠ-ZI-DA
dans l'année de la dévastation de Šašru
46 GUR 150 QA
(reçus) de GIR(-DINGIR)-BA-U le NI-KU
dans l'année de l'élection du seigneur de Nannar

48 ⅗ gur
ki Gir-dingir-Ba-u ni-ku-ta

48 GUR 30 QA
(reçus) de GIR(-DINGIR)-BA-U le NI-KU

col. II

mu Si-mu-ur-ru-um-ki Lu-lu-bu-um-ki a-du 9 kam-ru ba-ḫul
47 ⅗ gur
ki Gir-dingir-Ba-u ni-ku-ta mu Ur-bil-lum-ki ba-ḫul
1[3]) Ur-dingir-Ša-qal[4])-ša
1 Dug-ga šes-a-ni
itu 62-ku
id-bi 3720 kal ud 1-ku

dans l'année de la dévastation pour la neuvième fois de Simuru et de Lulubu
47 GUR 30 QA
(reçus) de GIR(-DINGIR)-BA-U le NI-KU
dans l'année de la dévastation de Urbillu
UR(-DINGIR)-ŠA-QAL-ŠA
et DUG-GA son frère
(employés) pendant 62 mois:
leur salaire (correspond à celui de) 3720 ouvriers à un jour (c. à d. de 3720 journées d'ouvrier)

. . . . . .

col. VI

nin-lag-ag[5])
Dug-ga galu [6])

Revenus encaissés
par DUG-GA le

[1]) Formule abrégée comme le sont fréquemment les formules des dates (voir plus bas, même texte, col. VI. 4 la formule complète). D'autres formules, p. ex. celles qui sont employées dans les mesures de terrains offrent aussi des exemples d'abréviation (cf. ZA XI pp. 428 et suiv., et Rev. d'Assyr. 4e vol. no III p. 81 note 2). Joindre aux exemples cités à ces deux places celui de la formule nam (Cuneif. texts part I 94—10—16,2 passim) ou nam-erim (ibid. 95—10—12,20 obv. I, 5) qui paraît avoir été abrégée de nam-erim-bi ib-kud (Cuneif. texts part III no 18957, 65).

[2]) Au sujet de cette formule voir plus bas p. 167 n. 4.

[3]) Primitivement l'unité n'a été employée devant les noms propres que dans certains cas spéciaux (ainsi dans les listes d'esclaves, de témoins etc.; voir nos Tablettes chaldéennes inédites nos 32 à 34 et nos 52 à 55): c'était un simple moyen d'énumération. Elle ne prendra que plus tard le caractère de déterminatif masculin.

[4]) = Br. no 951. Cf. Cône histor. d'Entém (Rev. d'Assyr. 4e vol. no II) col. III, 22.

[5]) = epuš nikasi.

[6]) Au sujet de ce titre cf. Str. Nbn. no 219, 1 et 3; no 976, 2 etc.

itu gan-maš [1])

depuis le mois „où la campagne est fleurie“

mu uš-sa e -ša dingir iš Da-gan ba-ru

de l'année qui suivit la construction du temple -ŠA IŠ Dagan

mu uš-sa-bi-ta

annéei qu suivit celle là [2])

itu še-il-la [3])

jusqu'au mois „où le blé monte“

mu Ur-bil-lum-ki ba-ḫul-ku

de l'année de la dévastation de Urbillu

itu 62 kam

62 mois

itu dir 2-a-an ba-ni-gàl

il y a eu 2 mois intercalaires

62 mois (2 mois intercalaires compris) équivalent à 5 années. Les cinq années énumérées aux colonnes I et II sont donc bien certainement consécutives. Or les deux derniéres années nous sont déjà connues: elles correspondent à celles qui ouvrent la liste que j'ai donnée dans la Revue Sémitique (loc. cit.) et qui appartiennent au règne de DUN-GI. L'ensemble des cinq années doit donc être attribué au même règne.

Si maintenant nous envisageons les trois premières années, nous y reconnaitrons sans peine celles qui terminent la longue liste publiée par Hilprecht OBI nº 125. De cette constatation il résulte que la série des années énumérées dans cette liste n'appartient pas, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici, au règne d'Ine-Sin [4]) mais bien à celui de DUN-GI.

Ces nouvelles et importantes données, combinées avec celles qui étaient déjà connues, nous permettent de reconstituer de la façon suivante la série des années et des règnes (on trouvera plus loin l'énumération des différents textes sur lesquels nous nous appuyons).

Règne de DUN-GI (lacune de 4 ou 5 années)

. . . . . .

1 mu gir (?) En-lil-ki	année où . . . . Nippur . . . .
2 mu lugal-e Uri-ki	année où le roi . . . . Ur . . . .
3 mu . . . .[5]) dingir Nin-lil-la ba-gab	année où il ouvrit le . . . . de Belit
4 mu dingir Nanna(r) Kar[6])-zi-da e-a ba-tur	année où il introduisit Nannar de KAR-ZI-DA dans (son) temple
5 mu e-ḫar-sag lugal ba-ru	année où il construisit la maison royale E-ḪAR-SAG
6 mu dingir Ka-di[7]) Bad-gal-dingir-ki e-a ba-tur	année où il introduisit KA-DI de Dûrilu dans (son) temple
7 mu dingir Nu-ku-ṣir-da Ka-ṣal-lu-ki[8]) e-a ba-tur	année où il introduisit NU-KU-ṢIR-DA de Kaṣallu dans (son) temple
8 mu e-ḫal-bi lugal ba-ru	année où il construisit la maison royale E-ḪAL-BI
9 mu dingir Nanna(r) En-lil-ki e-a batur	année où il introduisit Nannar de Nippur dans (son) temple

[1]) Premier mois de l'année. — On trouvera, Rev. d'Assyr. 4e vol. nº III pp. 83 et 84, la restitution de la série des mois. L'ordre qui j'ai proposé à cette place se trouve pleinement confirmé par plusieurs passages de Br. M. nº18343 (cuneif. texts, part V). Mais il résulte de notre texte qu'il faut numéroter les mois à partir du GAN-MAŠ et non du ŠE-IL-LA.

[2]) C. à d. „depuis l'année qui suivit celle qui suivit la construction . . . .“

[3]) Dernier mois de l'année (cf. Rev. d'Assyr. 4e vol. nº III p. 83 et plus haut note 1).

[4]) Cette attribution, que nous croyons inexacte, est due au P. Scheil. Bien qu'il n'en aît pas fourni explicitement la preuve (cf. Rec. de Trav. XVII pp. 37 et suiv.) elle a été admise comme certaine par Hilprecht et n'a jamais été contestée. Autant qu'on en peut juger Scheil s'est appuyé sur le fait que quelques-unes des formules, relatées dans cette liste, apparaissent sur des contrats avec le nom d'Ine-Sin. Mais cet argument n'est pas concluant: des évènements semblables ont pu se reproduire sous des règnes différents et, en fait, cela est établi par plusieurs exemples (Comparer les nos 25 et 53, 39 et 51, 42 et 47 de la liste d'années que nous donnons plus bas). — L'argument sur lequel nous nous sommes appuyés a une tout autre force; car ce ne sont pas seulement des formules isolées, mais des séries de formules dont nous avons pu constater la concordance. Si on songe que l'année mu-uš-sa . . . mu uš-sa-bi suppose nécessairement avant elle une année mu-uš-sa . . . précédée elle même de l'année où l'événement s'est produit, nous sommes, en fait, en présence d'une série de 5 années correspondant exactement aux 5 années qui terminent la liste en question.

[5]) Peut-être faut-il lire MA «la barque«

[6]) TE pour KAR

[7]) KA-DI était le dieu de Dûr-ilu (cf. la Chron. bab. III, 44—45 et Winckler Altb. Keilschrifttexte nº 16).

[8]) Au sujet du pays de Kaṣallu cf. la liste géographique (IV R 35 nº 1) Obv. II, 23 et les Omina de Sargon et de Naram-Sin Obv. 31.

10 mu en[1])-nir-zi[2]) An-na en dingir Nanna(r) màš[3])-e-ni-pad[4])	année où il élut le haut et «perpétuel» seigneur de Nannar[5])
11 mu na(d) dingir Nin-lil-la ba[-dim]	année où il fit le lit de Belit
12 mu en-nir-zi An-na en dingir Nanna(r) ba-ku-mal[6])	année où il installa le haut et «perpétuel» seigneur d'Anu, le seigneur de Nannar
13 mu (N)i-x-mi-da-šu dumu-sal lugal nam-nin Mar-ḫa-ši-ki-ku ba-il	année où il éleva I . . . mi-da-šu, la fille de roi à la qualité de dame de Marḫaši
14 mu Ubara-ki ki-bi ba-ab-gì	année où il restaura UBARA
15 mu dumu Uri-ki-ma galu-giš-gid-ku ka-ba-ab-šer	année où il embaucha les habitants d'Ur pour (être) des . . . .
16 mu dingir Nin-ib pa-te-si gal dingir En-lil-la	année où il . . . . NIN-IB le grand PA-TE-SI de Bel
17 [mu dingir] En-lil-la dingir Nin-lil-la . .	année où il . . . . . Bel et Belit
18 [mu] . . . . ba-dug-ga	année où . . . .
19 mu uš	année . . . .
20 mu lugal	année . . . .
21 mu Kar-ḫar[7])-ki ba-ḫul	année où il dévasta Karḫar
22 mu [Si-]mu-ru-um-ki ba-ḫul	année où il dévasta Simuru
23 mu S[i-]m[u-]r[u-um-]ki [a-d]u 2 kam-ma-ru ba-ḫul	année où il dévasta Simuru pour la deuxième fois
24 mu Ḫa-ar-ši-ki ba-ḫul	année où il dévasta Ḫarši
25 mu en Eridug-ki-ga ba-ku-mal	année où il installa le seigneur d'Eridu
26 mu uš-sa en Eridug-ki-ga ba-ku-mal	année qui suivit celle où il installa le seigneur d'Eridu
27 mu dumu-sal lugal pa-te-si An-ša-an-ki-ge ba-tug[8])	année où il maria la fille de roi au PA-TE-SI d'Anšan
28 mu Kar-ḫar-ki a-du 2 kam-ru ba-ḫul	année où il dévasta Karḫar pour la seconde fois
29 mu Si-mu-ru-um-ki a-du 3 kam-ru ba-ḫul	année où il dévasta Simuru pour la troisième fois
30 mu uš-sa Si-mu-ru-um-ki a-du 3 kam-ru ba-ḫul	année qui suivit celle où il dévasta Simuru pour la troisième fois
31 mu An-ša-an-ki ba-ḫul	année où il dévasta Anšan
32 mu uš-sa An-ša-an-ki ba-ḫul	année qui suivit celle où il dévasta Anšan
33 mu dingir Nanna(r) Kar-zi-da-ki a-du 2 kam-ru e-a ba-tur	année où il introduisit Nannar de KAR-ZI-DA pour la seconde fois dans (son) temple
34 mu Bad-ma-da-ki ba-ru	année où il construisit Dûr-mâti
35 mu uš-sa Bad-ma-da-ki ba-ru	année qui suivit celle où il construisit Dûr-mâti
36 mu e 𒂍𒌆-ša-iš[9]) dingir Da-gan-na ba-ru	année où il construisit le temple 𒂍𒌆 ŠA IŠ de Dagan
37 mu uš-sa e 𒂍𒌆-ša-iš dingir Da-gan-na ba-ru	année qui suivit celle où il construisit le temple 𒂍𒌆-ŠA IŠ de Dagan

[1]) Au sujet de ce titre de «seigneur« en rapport avec un dieu cf Jensen KB III, 1 p. 67 note *†

[2]) = etellu kênu

[3]) 𒀭 alterne avec 𒀭𒈾 ; cf. plus bas no 40 de notre liste

[4]) MAŠ .... PAD paraît avoir, comme PAD seul, le sens de «élire, choisir». cf. GU-DE-A statue B III, 14 et UR-NINA Découvertes pl. 2ter no 2 III, 3—6: le premier passage peut être traduit »des briques je choisis »et le second: «40 hiérodules époux de la déesse NINA j'élus«.

[5])on peut encore proposer l'interprétation suivante: «année où il élut le seigneur de l'etellu kênu du ciel le seigneur de Nannar «Voir une formule analogue no 49 et variante du no 53.

[6]) Paraît être pour ušêšib

[7]) Sur un cylindre archaïque de le collection de Clercq (no 121) est mentionné un roi de Karḫar du nom de 𒀭𒂍𒌆𒀀𒄑𒀭

[8]) = ušâḫiz

[9]) La lecture et le sens de cette expression sont très incertains. Voir plus haut p. 165 la même formule avec interversion de IŠ et de DINGIR.

38 mu uš-sa e -ša-iš dingir Da-gan-na ba-ru [mu uš]-sa[-bi]	année qui suivit celle où il construisit le temple -ŠAIŠ de Dagan, année qui suivit celle-là
39 mu Ša-aš-ru-ki ba-ḫul	année où il dévasta Šašru
40 mu en dingir Nanna(r) maš-e-ni-pad	année où il élut le seigneur de Nannar
41 mu Si-mu-ur-ru-um-ki Lu-lu-bu-um-ki a-du 9-kam-ru ba-ḫul	année où il dévasta Simuru et Lulubu pour la neuvième[1]) fois
42 mu Ur-bil-lum-ki ba-ḫul[2])	année où il dévasta Urbillu
43 mu Ki-maš-ki (Ḫu-mur-ti-ki ba-ḫul)[3])	année où il dévasta Kimaš et Ḫumurti
44 mu uš-sa Ki-maš-ki (Ḫu-mur-ti-ki) ba-ḫul[4])	année qui suivit celle où il dévasta Kimaš et Ḫumurti
45 mu Ḫa-ar-ši-ki (Ḫu-mur-ti-ki) ba-ḫul[5])	année où il dévasta Ḫarši et Ḫumurti

Règne de Bur-Sin

46 mu Bur-Sin lugal	année où Bur-Sin (est devenu) roi
47 mu Bur-Sin lugal-e Ur-bil-lum-ki mu-ḫul	année où Bur-Sin roi dévasta Urbillu
48 mu gu-za dingir En-lil-la ba-dim	année où il fit le trône de Bel
49 mu en maḫ-gal An-na en dingir Nanna(r) ba-ku	année où il installa le seigneur très-haut et très-grand d'Anu, le seigneur de Nannar[6])
50 mu en Te-unu-gal[7]) dingir Innanna ba-ku	année où il installa le seigneur de la Grande Demeure d'Ištar
51 mu Ša-aš-ru-ki ba-ḫul	année où il devasta Šašru
52 mu Ḫu-uḫ-nu-ri-ki[8]) ba-ḫul	année où il dévasta Ḫuḫnuri
53 mu en Eridug-ki-ga ba-a-ku[9])	année où il installa le seigneur d'Eridu
54 mu en dingir Nanna(r) Kar-zi-da ba-a-ku	année où il installa le seigneur de Nannar de KAR-ZI-DA

Règne de Gimil-Sin

55 mu Gimil-Sin lugal	année où Gimil-Sin (est devenu) roi
56 mu mà-dara-zu-ab ba-ab-gab	année où il détacha(?) la barque du bouquetin de l'apsû (c. à d. la barque d'Ea)

(lacune)

1′ mu Si-ma-num[10])-ki (ba-ḫul)	année où il dévasta Simanu
2′ mu bad Mar-tu (mu-ri-iq Ti-id-ni-im) ba-ru	année où il construisit le mur de l'ouest appelé Murîq Tidnim
3′ mu uš-sa bad Mar-tu (mu-ri-iq Ti-id-ni-im) ba-ru	année qui suivit celle où il construisit le mur de l'ouest appelé Murîq Tidnim
4′ mu na(-maḫ dingir Enlil-la) ba-ru	année où il éleva la stèle sublime de Bel

[1]) Ce chiffre surprend, les dates précédentes mentionnant seulement trois expéditions contre Simuru. Ainsi cinq expéditions contre Simuru et Lulubu auraient eu lieu sans être consignées dans les dates. La chose est d'ailleurs parfaitement admissible. Voir p. ex. la date suivante et la variante signalée en note: dans un cas est mentionnée seule une expédition contre Urbillu, dans l'autre cas, à côté d'Urbillu, sont nommés Simuru, Lulubu et Karḫar.

[2]) Cuneif. texts part V no 12231 la même date est exprimée par une formule plus développée qui, outre Urbillu, mentionne Simuru, Lulubu et Karḫar. La partie finale est obscure.

[3]) complété d'après Cuneif. texts part III no 21340 souscription.

[4]) Cuneif. texts part V no 18346 fournit pour cette année la formule suivante »Année où DUN-GI, le héros, roi d'Ur, roi des quatre régions dévasta en un jour (c. à d. en une fois) Kimaš Ḫumurti et leur contrée: année qui suivit celle là«.

[5]) complété d'après Cuneif. texts part III no 19027 souscription.

[6]) cf. le no 10 et les notes.

[7]) OBI no 127 obv., 5: ḫar-gal.

[8]) Le second signe, qu'on a longtemps assimilé à BAN, correspond ainsi que l'a montré Winckler (Altorient. Forsch. V p. 373 note 3), au second élément de UḪ; il alterne même avec ce dernier signe (cf. Cuneif. texts Part I 94—10—16, 14 souscr.). Pour le nom de pays Ḫuḫnuri cf. Scheil ZA XII pp. 258—259. (La lecture Ri-ban-nu-ḫu que j'ai donnée Rev. Sém. loc. cit. repose sur OBI no 127 obv. 7 où, sans doute par une erreur de scribe, les signes RI et ḪU sont intervertis).

[9]) Variante: mu en nun-gal An-na ki-ag Bur-Sin en Eridug-ki ba-ku »année où il installa le seigneur très-grand d'Anu, qui est aimé de Bur-Sin, le seigneur de Nannar«. (Cuneif. texts part. III no 14606 Rev.) Voir au sujet de la traduction de cette formule p. 167 note 5.

[10]) La lecture num est prouvée par une var. nu-um (cf. Scheil Rec. de Trav. XVII p. 57).

5′ mu ma-da Za-ab(-ša-li-ki ba-ḫul) année où il dévasta le pays de Zabšali
6′ mu ma-gur maḫ (dingir En-lil dingir Nin-lil-ra mu-ne-dim) année où il construisit la barque sublime en l'honneur de Bel et Belit
7′ mu e dingir (giš- -ki ba-ru) année où il construisit le temple de _ _ de GIŠ-

Règne d'Ine-Sin

8′ mu I-ne-Sin (lugal) année où Ine-Sin (est devenu) roi
9′ mu en dingir Innanna(?) ba-ku année où il installa le seigneur d'Ištar

. . . . . .

La succession est donnée

de 1 à 40 par OBI nº 125 (Niffer)
de 38 à 42 par Cuneif. texts nº 18358 (Telloh)
de 39 à 40 par Cuneif. texts nº 17752 (Telloh)
de 40 à 43 par Cuneif. texts nº 18957 (Telloh)
de 41 à 50 par Constantinople nº 622 — inédit — (Telloh)
de 46 à 54 par OBI nº 127 (Niffer)
de 53 à 56 par Rev. d'Assyr. 3e vol. nº IV p. 142 (Telloh)
de 1′ à 2′ par Rev. d'Assyr. 3e vol. nºIV p. 144 (Telloh)
de 2′ à 9′ par Constantinople nº762 — inédit — (Telloh)
de 3′ à 5′ par OBI nº 127 (Niffer)
de 5′ à 8′ par Constantinople nº831 — inédit — (Telloh)
de 6′ à 8′ par Rev. d'Assyr. 3e vol. nºIV p. 144 (Telloh).

II

Les faits que nous venons d'établir reposent sur des données positives. La question qui nous reste à examiner n'est pas susceptible d'une solution présentant le même caractère de certitude. Cette question est la suivante: DUN-GI prédecesseur de Bur-Sin est il identique au roi du même nom dont on connaît de longue date quelques inscriptions votives, ou bien doit-on distinguer deux DUN-GI l'un, roi de Sumer et d'Accad, l'autre, roi des quatre régions?

Si on classe les inscriptions qui mentionnent DUN-GI, d'après les titres dont elles font suivre le nom royal on peut y distinguer trois séries différentes.

1° Série mentionnant après le titre de roi d'Ur celui de roi des quatre régions: comprend, outre les tablettes datées, précédemment citées, un poids de deux mines (Musée de Constantinople, collection de Telloh — inédit), un poids d'une demi mine (collection de Clercq t. II pl. VIII nº 3), une tablette rédigée phonétiquement (Musée du Louvre cf. Amiaud ZA III p. 94) et deux empreintes de cachet [1]).

2° Série mentionnant le titre de roi d'Ur seul: comprend quatre textes votifs publiés IV R 35 nº 2; OBI nº 15; Cuneif. texts part V nº 12218; Rev. d'Assyr. 4e vol. nº IV p. 90 [2]).

3° Série mentionnant après le titre de roi d'Ur celui de roi de Sumer et d'Accad: comprend les textes non énumérés dans les deux séries précédentes.

Les textes compris dans la seconde série présentent une formule simplement abrégée et peuvent se ramener soit à l'une soit à l'autre des deux autres séries. Nous ne sommes donc en présence que de deux catégories de textes: il s'agit de déterminer si elles peuvent appartenir au même règne.

En faveur d'une telle hypothèse on peut faire valoir les deux faits suivants:

D'après un texte du British Museum (publié par Winckler dans les Mittheil. des Ak. Orient. Vereins zu Berlin I p. 16) DUN-GI roi de Sumer et d'Accad aurait bâti le temple E-ŠID-LAM de Nergal à Kutha. Or sur la tablette sémitique mentionnée plus haut (1e série) DUN-GI roi des quatre régions s'intitule »constructeur de l'E-ŠID-LAM le

[1]) Signalées par le P. Scheil Rec. de Trav. XVIII p. 73 et XIX p. 50. La première a été relevée sur une tablette datée de en-maḫ-gal an-na en dingir .... ba-a-ku. Cette date appartenant à la seconde dynastie d'Ur, Scheil en conclut qu'on divinisait certains rois fameux et qu'on leur vouait longtemps après leur mort des cylindres cachets avec dédicace. L'explication est beaucoup plus simple: nous avons vu que DUN-GI roi des quatre régions précédait immédiatement Bur-Sin et que la date en-maḫ-gal etc. est la quatrième du règne de Bur-Sin. Le cachet en question, gravé sous le règne de DUN-GI, aura donc continué à servir durant les premières années du règne suivant.

L'autre empreinte n'est pas citée en entier; après uš-kalag-ga Scheil ajoute: »etc.«; nous avons des raisons de croire que les titres sont les mêmes que sur l'empreinte précédente.

[2]) Un texte (Br. M. nº 12217) ne fait suivre le nom de DUN-GI d'aucun titre.

temple de Nergal, son seigneur, à Kutha« mais ce fait n'est pas concluant: il est en effet très admissible que deux rois du même nom aient successivement travaillé à la construction de l'E-ŠID-LAM.

L'autre fait est le suivant: le P. Scheil a relevé une empreinte de cachet portant le nom de LU-KA-NI PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA, sur un contrat daté de l'installation du seigneur d'Eridu[1]). Ce contrat appartient certainement à ce qu'on est convenu d'appeler la seconde dynastie d'Ur. La formule qui le date figure d'une part à la huitième année du règne de Bur-Sin et d'autre part à la vingtième avant dernière année du règne de DUN-GI prédecesseur de Bur-Sin (voir plus haut). Or un synchronisme entre LU-KA-NI PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA et DUN-GI roi de Sumer et d'Accad a été de longue date signalé par M. Heuzey[2]) d'après un monument de la collection Sarzec. Il en résulte que, si on distinguait deux DUN-GI l'un roi de Sumer et d'Accad, l'autre roi des quatre régions, il serait de toute nécessité de distinguer également deux PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA du nom de LU-KA-NI l'un contemporain du premier DUN-GI, l'autre du second[3]).

Les deux faits que nous venons de signaler nous autorisent à considérer comme une hypothèse, sinon probable, au moins admissible l'identité de DUN-GI roi de Sumer et d'Accad et de DUN-GI roi des quatre régions: la substitution d'un titre à l'autre s'expliquerait par des conquêtes qui auraient étendu l'empire primitivement soumis à ce roi. Si cette hypothèse se vérifiait, certaines idées en cours devraient être profondément modifiées. Il n'y aurait pas eu deux mais une seule dynastie d'Ur dont UR-GUR serait le fondateur probable. GU-DE-A dont le fils, UR-NIN-GIR-SU semble avoir été contemporain de DUN-GI[4]), serait seulement de quelques générations antérieur aux rois qu'on était habitué à ranger dans une seconde dynastie d'Ur: tout ceci retrécirait singulièrement l'étendue qu'on s'accordait à attribuer à cette période de l'histoire prébabylonienne. Enfin les dynasties d'Uruk et d'Isin devraient être rejetées après celle d'Ur[1]).

Mais, nous le répétons, c'est là une pure hypothèse: elle ne pourrait se vérifier que si, par exemple, on relevait des dates appartenant à la première partie du règne de DUN-GI prédécesseur de Bur-Sin et mentionnant, après le nom royal, le titre de roi de Sumer et d'Accad. Si, au contraire, on constatait que durant toute l'étendue de ce règne le titre de roi des quatre régions a été constamment employé dans les dates, il faudrait distinguer deux rois du nom de DUN-GI: et c'est là encore, en l'absence de documents concluants, l'hypothèse qui nous paraît la plus vraisemblable.

[1]) voir Rec. de Trav. XVIII pp. 73 et 74.

[2]) Le roi Dounghi à Tello dans la Rev. Archéol. 3e sér. t. VII p. 200 et Rev. d'Assyr. 4e vol. no IV, p. 90.

[3]) à tout le moins d'un roi de la même dynastie (la date de l'installation du seigneur d'Eridu n'appartenant pas exclusivement au règne de DUN-GI).

[4]) à condition qu'on admette que UR-NIN-GIR-SU »seigneur chéri de NINA »(cf. Br. M. no 12218 et Découvertes pl. 37 no 8) et UR-NIN-GIR-SU PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA et fils de GU-DE-A (Découvertes pl. 37 no 9) étaient un seul et même personnage: ce qui ne s'impose pas avec une entière évidence.

Les PA-TE-SI de ŠIR-PUR-LA contemporains de DUN-GI auraient été ainsi au nombre d'au moins trois: UR-NIN-GIR-SU, LU-KA-NI et UR-LAMA. A ces noms il faut peut-être joindre celui de UR-ŠAG-GA-MU auquel son fils AL-LA-MU donne le titre de PA-TE-SI sur un cachet consacré à DUN-GI (cf. Scheil Rec. de Trav. XIX p. 50).

[1]) Gungunu aurait relevé le titre de roi d'Ur à une époque très postérieure aux rois classés jusqu'ici dans la »seconde (maintenant la troisième) dynastie d'Ur«.

Iteration im Elamischen.

Georg Hüsing.

Es giebt im Elamischen einen Verbalstamm *pela*, der „machen, setzen“ bedeutet und durch folgende Formen vertreten ist: 1 sg. prät. *pela* (Bg. I 21; I 69 (?) II 57, II 67.) der Plural des Particips *pepluppa* (Bg. 69) dieselbe Form mit Prekativsuffix *peplupoe* (Bg. III 46) und die 3 pers. prät. mit Relativsuffix *peplašta* NR 3 (bis).

Da die Bedeutung der Formen ihre Zusammengehörigkeit an die Hand giebt, so bleiben eigentlich nur zwei Möglichkeiten: entweder liegen reduplicierte Formen vor oder ein Präfix *pe*. Die erstere Annahme dürfte näher liegen.

In gleicher Weise führen auf einen Verbalstamm *patta*-„aufwiegeln“ folgende Formen:

3 pers. prät. *peptaš* (Bg. III 53, 54, 59, 61/62) oder *peptašša* (Bg III 50/51) oder *peptiš* (Bg. III 52). Singular des Particips: *peptukka* (Bg. II 59) Plural des Particips: *peptip* (Bg. I 63, II 2, II 11 II 70 III 5 III 62) oder *peptippa* (Bg. II 68, II 79, III 38) oder *peptippi* (Bg. III 61).

Dazu das einfache Particip *pattip*, das Bg. II häufig vorkommt (als *pattipe* Bg. II 46) z. B. mit dem Possessivsuffix *pattip-na* (Bg. II 27, II 31 und öfter).

[Hier scheint der Unterschied ungefähr der zu sein, dass das einfache Particip Perfekt-Bedeutung, die längere Form Inchoativbedeutung hat.]

Auch diese Formen lassen die Möglichkeit eines *pe*-Präfixes offen.

Nun giebt es aber einige auffallend lange Formen z. B. *takataktine* (Bg. III 75) *takatuktine* (Bg. III 87), die geradezu den Eindruck einer *Iteration* machen, nicht nur einer Reduplication. Sie sind nicht ohne Rest erklärbar, aber wol zweifellos Prekativformen. Dazu kommt ein *kutkaturrakki* (Bg. I 47, I 52) und eine ähnliche, aber verstümmelte Form: Bg. I 55.

kutkaturrakki muss heissen: es war weggenommen worden", es ist also eine Participialform von *kutkaturra.

Nun finden wir ein *ra* in *huttamara* (1 sg. präs.) *hutti-man-ra* (3 sg. präs.); desgl. ein *hutta-ra* neben *hutta* (1 sg. prät.). Schon H. Winkler (Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften p. 52) denkt dabei an das *ra* der nomina agentis, bei denen allerdings die Singularendung dem *ra* vorangeht. Jedenfalls ist das nächstliegende und in anbetracht des sonst so durchsichtigen elamischen Verbalsystems nicht allzu gewagt, das *ra* auch in unserem Falle als besonderen Bestandteil abzutrennen. Dann wäre *kutkatu* die Iteration eines Stammes, der etwa **katu* oder **kutu* lauten würde. Nun giebt es in der That einen Stamm *kuti*, der soviel wie „tragen" bedeutet. Sollte ein „verstärktes" tragen nicht gar wol die Bedeutung „wegtragen, wegnehmen" ausdrücken können?

Dass die Vokale im Elamischen nicht sehr beständig sind, ist bekannt; dass sie bei Iterationen Veränderungen durchmachen, ist wegen der entstehenden Akzentverschiebungen erst recht begreiflich. Die beiden Formen vom Stamme *kuti* sind: 3. pers. prät. *kutiš* (Bg. I 16, NR 15) und 3 pl. präs. *kutmampi* (NR 34). Hier fehlt schon das *i*, denn die Form ist doch wol zweifellos aus **kutiman-pi* entstanden. (Vgl. Weissbach, gramm § 18). [Nicht ganz ausgeschlossen scheint es mir, dass auch die Form *kitinti* (Bg. III 76 III 89) dazu gehört].

Kehren wir nun zu den obigen Formen von *pela* und *patta* zurück. Sind wir überhaupt berechtigt, im Elamischen Iteration anzunehmen, dann liegt sie auch hier näher als die blosse Reduplikation. Es wäre dann z. B. *peptaš* aus **pátpattaš* entstanden, etwa über **patptaš*-**paptaš* (3 Konsonanten hintereinander kennt die Elamsprache nicht, obwohl die Schrift sie z. t. zuliesse). Ebenso leicht erklärte sich *pepti-p* aus *patpti-p (oder petp(a)tip?), *peplu-p* aus *pelplu-p und s. w.

Man kann hier einwenden, statt *peptaš* sei doch vielmehr etwa **patipataš* zu erwarten; zweifellos sind die Formen nicht auf *eine* Stufe zu stellen, wenn auch ihre Entstehung die gleiche sein kann. Bei *peptaš* u. s. w. liegt der Akzent auf dem *ersten* Teile des iterirten Stammes, bei *kutkaturrakki* und *takataktine* vermutlich auf dem *zweiten*.

Wollten wir vom Stamme *kuti* die einem *peptaš* entsprechende Form bilden, so erhielten wir *kuktiš*, wozu die *erste* pers. sg. *kukti* lauten müsste. Diese Form kommt nun (Bg. I 17 u. III 81) wirklich vor als Übersetzung eines iranischen Ausdrucks „als einen wolgetragenen trug ich ihn". Das nomen agentis dazu lautet *kukti[k]ra*, wie (NRc) der „Träger, Verwahrer" der Lanze bezeichnet wird. Hier sehen wir den Übergang zur Bedeutung des „Bewahrens, erhaltens", die auch den anderen entsprechend gebildeten Formen eignet: sing. des particips: *kuktak* (Bg. I 19) 2 sg. futur. *kuktanta* (Bg. III 86) oder *kuktanti* (Bg. III 88) und der Imperativ *kuktaš* (Bg. III 82, III 94). Sollte das hier hervortretende *a* eine Bedeutungsschattirung ausdrücken?

Ḫinatuni.

W. Max Müller.

In der in No. 5 besprochenen Nummer des Rec. trav. S. 37 schlägt W. Spiegelberg vor, in der Kanaanäerstadt Ḫi-in-na-tu-ni eine Nachahmung des Residenznamens „ỉḫwt-n-ỉtn" i. e. das heutige Tell Amarna („Glanz der Sonnenscheibe") zu sehen. Für Ägyptologen ist dieser Vorschlag sehr verführerisch und verdient gewiss in mehr als einer Anmerkung besprochen zu werden.

Lautlich lässt sich wohl nicht viel dagegen einwenden. Der Name der Residenz ist nicht ganz sicher zu vokalisieren, der (halb?)vokalische Anlaut könnte abgestreift sein; über das Verschwinden oder Wiedererscheinen (vgl. Hebr.) des weiblichen -t im Status konstruktus haben wir noch keine feste Regel. Wohl aber sprechen starke sachliche Gründe dagegen.

Für die servilen Namensgebungen, wie sie unter der Assyrerherrschaft so gewöhnlich waren, fehlt es an Beispielen aus der Amarnazeit. Die Ägypter hielten ihre Vasallen nicht so straff am Zügel. Wo ägyptische Namen gegeben werden, da handelt

es sich um Städte für die ägyptischen Besatzungen. Unter den Mauern einer solchen Garnisonsstadt an Gesandtschaften nach dem Hof Raubritterei zu treiben, das traue ich dem Scheich von Akko aber doch nicht zu. Es ergiebt sich aus dem Bericht ja, dass Ḥinatuni nichts als ein obskures Dorf war. Seine Bewohner legten sich gewiss nicht einen Grossstadtnamen aus Loyalität zu.

Sehr einfach ist dagegen die semitische Erklärung עֲנָתוֹן = עֲנָתוֹת, die Endung wohl behandelt wie in Bêruna für Beeroth etc.[1]) Vor allem beachte man, dass die Göttin Anât Landesgottheit für ein Stück Galiläas (etwa für das ursprüngliche Stammgebiet von Ascher?) war. Dort liegt Beth ʿAnath, nicht weit davon ein Ḳirjath-ʿAnath (Asien 195 vermutlich auch = R. tr. 16,50 . . . . nt), dort führt ein Israelitenscheich den (natürlich verstümmelten) Namen ענת, dessen Urform ich hier nicht weiter verfolgen will[2]) so wenig wie die grosse Bedeutung der Göttin ʿAnât in Ägypten (Asien 313), wo ihre Verehrung etwas älter scheint als die ihrer ständigen Genossin Astarte. Das Hinterland von Akko ist also gerade die Gegend, wo wir eine Beziehung auf die ʿAnât erwarten würden, obwohl die Verehrung derselben ja auch durch die gleichnamige Stadt in Benjamin bezeugt wird. Jedenfalls aber ist die hier vorgeschlagene Etymologie die leichteste.

Besprechungen.

Friedrich Wilhelm von Bissing, Die statistische Tafel von Karnak, Leipzig, Hinrichs, 1897, XXXVIII und 67 Seiten (7 autographiert). 15 M. Besprochen v. W. Max Müller.

Mit dem von von Bissing wieder ausgegrabenen Titel bezeichnete man vor langer Zeit einmal eine aus der langen Annaleninschrift des Königs Thutmosis (Ḏḥutmose) III herausgerissene Wand. Da diese keine selbstständige Inschrift bildet, sondern das Mittelstück über Jahr 29—35, war jener besondere Titel in jeder Beziehung unglücklich, wurde seit langer Zeit aufgegeben und wird sich hoffentlich nicht wieder einbürgern.

Die Wichtigkeit des grossen Berichtes über die äussere Politik des bedeutendsten Eroberers der 18. Dynastie ist bekannt. Unter den wenigen Texten aus dem ungeheuren Inschriftenmaterial Ägyptens, welche wirklich den Namen „historisch“ verdienen, ist er der einzige Versuch einer annalistischen Darstellung, zwar ein sehr jämmerlicher, aber doch beachtenswert. Dann ist er reich an historischem und geographischem Material. Es ist seit langem ein Hauptbedürfnis der Wissenschaft, diese kostbare Inschriftenreihe, welche bis jetzt in 3—5 Werken zersplittert vorliegt, in einer zusammenfassenden und handlichen Ausgabe zu besitzen, notabene! in einer dem heutigen Standpunkt den Wissenschaft angemessenen. (Die mangelhafte Kompilation in Brugsch's Thesaurus wird hoffentlich vor Osiris Richterstuhl dem beklagenswerten Mann nicht so hart angerechnet worden sein, wie sie es eigentlich verdiente.) Es war also ein sehr glücklicher Gedanke, als von Bissing sich zu seiner Bonner Doktordissertation jenes Stück der Inschrift auswählte, an den Berliner Abklatschen zeigte, dass an der Textlesung sehr viel zu thun ist und eine Annalenausgabe versprach. Leider löst nun das vorliegende Buch dieses Versprechen nicht ein. Es ist wieder nur eine stellenweise erweiterte und berichtigte, stellenweise wörtlich wiederholte Neuausgabe der Dissertation und verheisst wieder das baldige Erscheinen einer Gesamtausgabe der Annalen (S. XIII). Das ist sehr zu beklagen. Ich weiss, eine ganze Ägyptologengruppe hält es für recht, von irgend einer neuen Inschrift eine „provisorische“ Abschrift zu veröffentlichen, dann eine „verbesserte“, schliesslich womöglich noch eine „definitive“, ja, riesige Bände werden publiziert mit der Vorrede: wir wissen, der Text ist hastig gemacht, aber das Publikum kann ja nicht warten(!). Aber bei einer seit 70 Jahren bekannten Inschrift hätten wir keine drei Ausgaben von einem Verfasser nötig gehabt. Mit dem weisen Prediger muss man ein Klagelied über die sündhafte Bücherfabrikation anstimmen; hätte Ecclesiastes aber die „vielen Bücher“ alle aus seiner Privattasche kaufen müssen, wie hätte er da erst gejammert! Wir haben uns in Deutschland von dieser Rücksichtslosigkeit gegen das unglückliche Publikum bisher ziemlich frei gehalten und sie wird hoffentlich sich nie einbürgern. Hoffen wir, dass wenigstens die verheissene Gesamtausgabe wirklich erschöpfend ist.

Damit soll aber nicht gesagt sein, dass die Neuherausgabe des Textes, den der Verfasser zuerst mit Lepsius' Abklatschen, dann mit dem Original in Theben und Paris kollationierte, nicht sehr verdienstvoll ist. Sie

[1]) Weniger an die hebr. Eigennamen mit-ûn zu denken.

[2]) Bei den LXX erscheint die Lesung עינת wenigstens in Varianten.

ist reich an neuen Lesungen[1]) und hätte soweit man ohne Vergleichung des Originals urteilen kann — bei einer anderen Veröffentlichungsweise einer definitiven sehr nahe stehen können. Eine abschliessende Ausgabe müsste natürlich autographiert sein, nicht durch Typendruck entstellt (wie hier geschehen) oder in unleserlichen Genialitätshieroglyphen, sondern faksimilierend. Die Zeichen und Lücken müssten ausgemessen sein („plurima desunt, 2—3 Quadrate fehlen", genügt nun einmal nicht). Wir wollen hoffen, dass der Verfasser, wenn ihm auch seine Handschrift etwas im Weg steht, dies leisten wird bei der definitiven Ausgabe[2]). Dieselbe soll (S. XIII) „hoffentlich dieser Arbeit in nicht zu langer Frist folgen". Ich hoffe, sie folgt nicht zu bald, ein Jahrzehnt an diese dankbare Aufgabe gewendet, wäre nicht zu viel, wenn sie abschliessend wäre.

Der Text ist in einer mehr als behaglichen Breite geschrieben und befasst sich etwas viel mit dem „Einschlagen offener Thüren". Hier soll aber doch kein Specimen eruditionis wie bei einer Dissertation vorliegen! Dieser Irrtum verschuldet viel. Wenn der Verfasser z. B. S. XXIII sich ganz auf Bondi's „Lehnwörter" (die ja nur eine kleine Probe des Materials sind) stützen muss und diese „nicht beurteilen kann", so hätte er zwei lange Seiten über Lehnwörter und ihre Orthographie weglassen sollen. So steht doch jemand kein Urteil darüber zu, ob „M. Müller entschieden den Einfluss der Keilschrift (auf die syllabische Orthographie) überschätzt", wenn er z. B. Ma-na-akh(!) -bi-rja (!) schreiben kann (so XV), Der Verfasser hat gleichwohl den Mut, Winckler (nach Ä. Z. 1889, 52, irrig zitiert, Winckler's Amarnaübersetzung hat er hier nicht nachgesehen, obwohl er anderwärts sie kennt) zu belehren, dass er Wi. 37 „den Sachverhalt im Kommentar missverstanden" hat (XX). Na, na!

Eine böse Sache ist S. 47 festzustellen. Es ist „merkwürdig", dass E. Meyer „die von Müller, Z. f. Assyr. I (so!!) mit sehr zweifelhaften Beweisen aufgestellte (so!) Identität" von Alaschia = *Alasa* = (in älterer, defektiver Schreibung) *ʾ(a)-si-y* festhält. B. stösst sich an das Elfenbein aus „Isy"[1]) in den Annalen, stimmt aber Alaschia = Cypern zu. Folglich hat mein freundlicher Kritiker die „zweifelhaften Beweise" nie gelesen[2]) (in Z. Ass. I hat er sie natürlich nicht finden können!), gleichwohl urteilt er fürchterlich darüber. **Das** ist wirklich merkwürdig. Bei solcher Hastigkeit darf ich mich über manches andere Missverständnis[3]) und über das Übersehen vieler sachlicher und lexikalischer Punkte[4]) nicht beschweren. Statt der zu erwartenden Förderung im historisch-geographischen Verständnis bekommen wir manche bedenkliche Hypothese. Die Agypter haben die syrischen Geiseln in Theben „in ägyptischen Anschauungen erziehen lassen, um gegenüber dem allmählich zurückweichenden Einfluss Babyloniens (worin?) die ägyptische Kultur in Syrien zu stärken" (S. 21). Dass diese Träger der ägyptischen Kultur babylonisch nach Ägypten schrieben und babylonische Antworten erhielten, genügt

[1]) Besonders wichtig ist, dass der ganz kurios geschriebene Name des Flusses Mr(!)una (Asien 258, bezweifelt schon 259) nicht sicher so zu lesen ist. S(e)-r(e)-na hat man also dann zu lesen! Was ist das nun? Ein Libanonbach, wie der Hundsfluss?

[2]) Bei der vorliegenden Ausgabe mit den schwerfälligen Typen hätte wenigstens die Umsetzung in Horizontalzeilen und die Auseinanderreissung der quadratischen Anordnung der Zeichen in eine so unägyptische Gruppierung als unnötig vermieden werden können. Der „apparatus criticus" (lateinisch!) könnte gegenüber oder unter der Seite stehen. Allerdings sind wir, was Handlichkeit anbetrifft, bisher wenig verwöhnt.

[3]) Von „neuägyptischer Schreibweise" darf man so lange nicht reden, als der Gebrauch der syllabischen Orthographie bei ägyptischen Wörtern, wie ʾa-ra-ma(u) für (e)lma-, koptisch nem(ma—) weit später belegbar ist als bei Fremdwörtern. Übrigens bin ich von so vielen missverstanden worden, dass ich einmal demnächst über die Silbenorthographie und ihre Geschichte neu handeln muss. — S. XXIII, Z. 4 v. u. „bekanntlich" von einer Theorie, über die noch keine Zeile geschrieben ist, ist nicht gestattet.

[1]) Über das hier besonders graue Umschreibungselend sage ich nichts.

[2]) Er hätte dort den Elfenbeinhandel der Alaschier besprochen gefunden und den Widerspruch bemerkt. Nun denke man sich aber, dem nächsten jener zahlreichen „wissenschaftlichen" Schriftsteller, die nur registrieren, was A. und B. sagen, imponiert das vernichtende „Resultat der Untersuchung" unseres Verfassers! Solche Sünden rächen sich am Publikum, manchmal sogar am Urheber.

[3]) Z. B. 40,1. Wer hat neuerdings behauptet, die Ägypter hätten je die Chetiter unterworfen?

[4]) Die (aus der Dissertation verbatim wiederholte) sonderbare Klage XII Z. 19 ist wenig schmeichelhaft. Aber, wie vieles sieht „nachempfunden" aus! Z. B. XXII, Z. 28 stimmt zu auffallend mit Asien 306, A. 10 etc. Die von Erman „an die Hand gegebene" Lesung (10, Z. 11 v. u.) steht Asien 360, A. 5. Die Emphase S. 41,11 ist mir verdächtig. Hätte es sich nicht gelohnt, einen mit Dozy bekannten Arabisten über das جلّو Holz (*tà-gu* = *sog*) zu befragen? Sonst ist manches registriert, was keine Druckerschwärze verdient! So Grässliches wie *Nhs* (sprich *nhêsi*) „Neger = Ge'ez *negûs* „Herrscher" sollte nicht wiederholt werden, auch wenn man es als „nicht sicher erwiesen" bezeichnet. Es giebt doch in Berlin Semitisten! Das wäre nur entschuldbar, wenn das Registrationssystem (s. o.) durchgeführt wäre.

schon vollkommen zur Widerlegung dieser Hypothese. S. XX: die Ägypter brandschatzten Syrien, weil das übervölkerte „Nilthal die notwendige Menge Cerealien nicht aufbringen“ konnte, also „von den Nachbarländern wirtschaftlich abhing“. Neu ist das wohl, aber dergleichen hätte doch der besonnene Lehrer v. B.'s, der treffliche A. Wiedemann, aus der (in dieser Beziehung durchweg besseren) Dissertation gewiss herausgestrichen. Weitere Schwächen aufzuzählen, erlaubt der Raum nicht.

Wir wollen nicht vergessen, dass der Verfasser jung ist und über den unglücklichen Jugendwahn, das ungeduldig wartende Publikum recht rasch belehren zu müssen, schon wegkommen wird. In einigen Jahren hat er sich sicher mit orientalischer Geschichte vertraut gemacht und sich eine besonnene Arbeitsmethode angewöhnt. Die vorliegende Probe zeigt zu viel Hast, besonders im erklärenden Teil. Die Übersetzung und manche philologische Excurse verraten den guten grammatischen Unterricht; das (zu breit getretene, s. o.) Lexikalische ist etwas dürftig, namentlich in den Realien, die hier ja die Hauptsache ausgemacht hätten. Alles das wird bei Beherzigung des „nonum prematur in annum“ sich schon geben. Dem gewiss befähigten[1]) Verfasser stehen Zeit und Mittel doch so zur Verfügung, dass er Besseres leisten kann als mancher arme Kollege und dass er das thut, wünschen wir bei der versprochenen Annalenausgabe. — Dem Ägyptologen ist also die vorliegende vornehm ausgestattete Arbeit wegen der verdienstvollen (ziemlich korrekt gedruckten) Textausgabe unentbehrlich, dem Laien ist die Übersetzung nützlich, das Übrige muss er allerdings etwas mit Vorsicht benützen.

Philadelphia.

H. Jehlitzchka: Türkische Konversations-Grammatik. Heidelberg, J. Groos. 1895. VIII. 420 S. 8°. geb. 8 M.

— Schlüssel zur Türk. Konv.-Gramm mit einer Einführung in den türkischen Epistolarstil. 1897. 123 S. 3 M. Besprochen von C. F. Seybold.

Die hinlänglich bekannte und bewährte Methode Gaspey-Otto-Sauer zur Erlernung der neuen Sprachen ist nun in dieser neuesten türkischen Grammatik mit viel Glück und Verständnis auf die vielfach so fremdartige Osmanische Sprache angewandt worden, indem uns nach kurzer Einleitung S. 1—3 und dem bündigen allgemeinen Teil S. 4—20 in den 26 Lektionen des ersten Teils S. 21—244 der gesammte grammatikalische Stoff des Qabatürktsche, der Vulgärsprache (Constantinopels und Rumeliens) klar und übersichtlich vorwärtsschreitend und an der Hand von praktischen Übersetzungs- und Conversationsübungen vorgeführt wird, während der 2. Teil in 20 Lektionen S. 245-355 besonders mit dem arabischen und Persischen Element des Ortatürktsche, der Sprache der Gebildeten, bekannt macht, wobei das Faṣîḥtürktsche oder Hochtürkische mit seiner unbeschränkten Bevorzugung des persischen und arabischen Sprachschatzes hier mit Recht ausgeschlossen bleibt. Der Anhang der Schrifttafeln im Kursiv (Rigʿa) eines türkischen Kalligraphen ist für Vorgerücktere sehr empfehlenswert. Auch der Schlüssel, in welchem alle Übungsstücke der Grammatik und des Anhangs übersetzt sind, wird gute Dienste leisten; besonders dankenswert ist auch die kurze Einführung in den türkischen Briefstil S. 75 – 87.

Das treffliche Buch wird sich gewiss als brauchbar gewähren und neue Auflagen erleben. Deshalb seien zu seiner Verbesserung noch folgende Bemerkungen gestattet. Dem Ref. ist nicht klar, warum aus dem verwirrenden Transkriptionssystem Barb's (für Persisch) die absonderlichen Zeichen für ج چ ش ع (غ خ) herübergenommen sind statt der sonst üblichen Umschreibungen; sie sollten in einer Neuauflage unbedingt verschwinden, da sie nur störend wirken.

S. 6 wird in mehr als zweifelhafter Deutung das Medda als wagrechtes Elif angesehen! S. 7 findet sich der Plenoasmus: weiches b, hartes p. Druck und Ausstattung ist im Ganzen schön und deutlich: nur ist bei verbundenem س ش häufig der 3. senkrechte Strich verschwunden, der Nunpunkt öfters verschoben wie S. 27 in كنج. Punkte sind hie und da abgesprungen oder verwechselt; zu trennende Worte zusammengerückt und umgekehrt. Druckfehler sind ziemlich selten, z. T. im Schlüssel verbessert.

S. 49 wird Suez „سويش suweisch“ gegegeben: heisst aber stets Suês سويس S. 78 f. darf das arabische فحوا nicht willkürlich in فهوا geändert werden. S. 84 „تحف tohaf

---

[1]) Für die eigentliche Spezialität des Verfassers, die Kunstgeschichte, war hier kein Platz. Daraus findet sich manche sehr bemerkenswerte Notiz. Sehr interessant 39,28 (der Löwenkopf weist auf fremde Vorlagen; aber ist der Löwe nicht im homerischen Griechenland gewöhnlich?); S. 57,11 v. u. etc. Eine Zusammenstellung über die nicht einfache Geschichte der Rosette mit Abbildungen (XXIV) wäre sehr dankenswert; zu dem Z. 1 über die Einwirkung der „assyrischen (nicht babylonischen)“ Kunst auf die phönikische erlaube ich mir die Frage, ob nicht das Umgekehrte richtig ist. In Assyrien war die Kunst ein noch fremderes Gewächs als die Litteratur.

sonderbar“ vielmehr: Raritäten (Geschenke.) S. 195 münhaṣṣar, S. 314 münhaṣár: vielmehr münḥaṣír; S. 267 ebenso münferéd: richtig: -íd. S. 315 münqasím, nicht-sám, S. 325 müntazím, nicht ám. S 348 nicht münfaṣṣál, sondern münfaṣil. Das arabische سنة Jahr wird immer unnötigerweise mit Verdopplung senné umschrieben; ebenso steht im Schlüssel S. 75, 79 sennijé statt senîjé. S. 264 gehört عُصاة in eine andere Kategorie, vgl. S. 309 die falsche Verdopplung wullāt für وُلاة. S. 272 vielmehr mute'abbid statt müteabíd. S. 295 mütekebbír, nicht müttekebbír. S. 307,10 fehlt Plur. ذوى zewî. S. 267 munâtebét nicht-ibét. S. 311 firâš, nicht ferâsch. S. 314 قرا qurâ, nicht قرآ qurrâ. S. 325 maṣûn, nicht muṣûn. S. 343 عند 'ind, nicht indé. S. 346 min gáiri haddín „ohne Anmassung“: vielmehr „ohne Mass, Grenze.“ S. 350 رؤيت, nicht روئت. S. 352,2 حكومت, nicht هكومت. Schlüssel S. 80 eṣâletlü, nicht isáletlü, u. v. a.

Tübingen.

Dr. Ernst Trampe. Syrien vor dem Eindringen der Israeliten. (Nach den Thontafeln von Tell el-Armana.) Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Lessing-Gymnasiums zu Berlin. Berlin, R. Gaertner. 34 S. 4°. Besprochen von Carl Niebuhr.

Der Verfasser hat Wincklers Übersetzung der Amarnatafeln K. B., V mit dem Verständnis des Historikers durchgearbeitet und vorwiegend erfreuliche Ergebnisse zu Tage gefördert. Von einer Benutzung der wissenschaftlichen Nebenuntersuchungen kann zwar nicht die Rede sein, aber das schadet nichts, weil Verf. Augen zum Sehen hat und Sinn für das sachlich Zusammengehörige beweist. Schon die Disposition wird genügen, um dieses Urteil als berechtigt hinzustellen. Er behandelt zuerst Land und Leute: 1. Die Landschaften, 2. Die Städte, 3. Produkte, 4. Bevölkerung. Im zweiten Hauptteil „Die Religion“ kommen die einheimischen, dann die babylonischen Götter Amon-Rê-Šamaš, der Kultus des Amon-Rê in Syrien, endlich Tempel, Priester und der Šalmajâte von Tyrus zur Betrachtung. Abt. III führt die Überschrift: „Die ägyptische Herrschaft und die Nachbarn“. Hier werden der Reihe nach Thutmosis III und seine Nachfolger, der Süden u. Osten, die Chatti, Mitâni, Babylonien, Assyrien, die Aḫlamê, Sutê und die Ḫabiri erörtert. Als IV. sind „die kananäischen Fürsten“ an der Reihe: Titel, Einsetzung durch den Pharao, Gehorsam gegen ihn, der Tribut, Leistungen und Lieferungen, Meldungen an den Hof, Fehden, Patrone bei Hof, Konspirationen mit dem Feinde, schwierige Lage der Fürsten, Citation an den Hof und Verhaftung bilden die Unterabteilungen.

Das Experiment — denn als solches muss die T.'sche Arbeit Jedem erscheinen, der sich bei gleichem Vorgehen erst aus den Schriften der Mitarbeiter zu orientiren pflegt — war auch verdienstlich, selbst wenn man von den sachlichen Ergebnissen absieht. Wo T. etwas ermittelt, darf angenommen werden, dass er es allein gefunden hat; die Befolgung von Winken eines verschwiegenen Cicerone widerlegt m. E. der ganze Habitus des Gegebenen. Darum bleibt aber auch regelmässig ein gewisser Abstand zwischen den äussersten Punkten, bis wohin T.'s Scharfsinn vordringt, und dem in gleicher Richtung von der bisherigen Forschung mit oft verblüffender Übereinstimmung Erreichten Das Epitheton ist nämlich insofern am Platze, als die Sparsamkeit in Herkunftsangaben auf diesem Gebiete noch recht im Schwange ist. Männiglich producirt den gewaltigen Tiefblick auf einige Rechnung, merkwürdig genug aber immer genau so weit, wie schon sein ungenannter Vorarbeiter. Nicht der letzte Grund, welcher T.'s Leistung sympatisch macht, liegt also in dem offenkundigen Wegfall jener weisen Taktik.

Beachtenswert im Einzelnen erscheint, dass T. die enge Begrenzung von Martu in den Tafeln betont (S. 5 oben); es müsse hier das Bergland links vom Orontes sein. Bei Buṣruna denkt er an Boṣra im Haurân, was nach Winckler 142 viel für sich hat. Auch über die Kriterien der Rib-Addi-Briefe wird S. 27 eine jedenfalls von genauer Vergleichung zeugende Bemerkung gemacht: W. 117 werde eher von dem Absender des Briefes 127 bezw. 134 (amíl Ḫazi) stammen. — Die Anzahl des Verbesserungsfähigen ist selbstverständlich gross genug. Der Titel der Arbeit schon hat eine sehr bedenkliche Bestimmtheit (wozu S. 22 f.) des Ausdrucks; die Affinität zwischen Ḫabiri und עברים bleibt äusserst stark, und dass Merenptah Israel vielmehr in Kanaan besiegt haben will, wissen wir jetzt auch. Mit Jarimuta wird T. nicht einig, da seine Vergleichung der Stellen nicht systematisch erfolgte; vielleicht fand das in Mitth. d. V. A. G. 1896, S. 208 ff. (cfr. 1897, S. 274 f.) darüber zu Ersehende einen festeren Boden dafür Unter dem Lande Gari W. 237 sieht Ref. das Ghôr, wegen

Jabiši und Araru; Udumu Z. 24 wird diesmal nicht „Edom“ sondern vielmehr Adma Jos. 3,16 sein. Zu den Ausführungen über Amon und Šamaš hätte Ref. zu ergänzen, dass Amanappa (= Amanḫatbi) identisch ist mit Rianapa (= Rê-nofer; die Stellen s. Register zu K. B., V); die Reformen Naphurias machen eben auch für Syrien Schule, wenigstens in derartigen Ausserlichkeiten. S. 15 oben ergiebt sich, dass V. die staatsrechtliche Sonderstellung Rib-Addis nicht würdigte; allerdings muss die Exemtion Gebals noch näher untersucht werden. Über Mitani wären des Ref. „Studien u. Bemerkungen etc.“ S. 88 ff. dienlich gewesen; T's Annahme eines mitanesischen Vassallenlandes Naḫarina scheitert natürlich an dem hieratischen Vermerk auf „Berlin 23“; ferner ist bei Ḫanirabbat wie bei Mitâni die Bedeutung als Landesname von dem Gebrauche als Reichskollektiv zu trennen. „Ob Danuna (151, 52) = Tana (69, 51)?“ fragt Verf., doch wohl einer blossen Eingebung zuviel Raum verstattend. Ugarit und Alaschja erwähnt er nicht, trotz Rib-Addi.

„Fin zweiter Teil, behandelnd den Handel und den diplomatischen Verkehr der Grossstaaten, die aegyptischen Beamten, das Heer des Pharao, die Rebellen und die Geschichte des Rib-Addi musste aus Mangel an Raum zurückgelassen werden“, fügt T. am Schlusse hinzu. Es würde dem Ref. auf richtige Freude bereiten, dieser Fortsetzung bald zu begegnen.

Berlin.

Die letzten Ausgrabungsresultate von Flinders Petrie.

(Nach seinem Vortrag, gehalten im University College, London, 19. Mai 98).

Die große Nekropolis von Denderah war zuerst von einem griechischen „Konsul“ untersucht worden, der die Ausgrabungen aufgab, als er die Mumienschächte der „Mastabas“ alle geplündert fand. Auch Petrie entdeckte äußerst wenig von den schon in alter Zeit ausgeraubten Begräbnissen, dafür entschädigten ihn viele architektonische und Skulpturenfunde.

Die Nekropolis gehörte der 4. Dyn. (teilweise noch dem Ende der 3.?) — 11. Dyn. an, besonders Dyn. 6 ist vertreten (5 gar nicht). Sämtliche „Mastabas“ waren aus Ziegeln gebaut, nur Thüren und Scheinthüren aus Kalkstein waren eingesetzt. Die (150 Fuß lange) Mastaba des Fürsten Pepi-sem-nefer[1]) mit dem „großen Namen“ Sena hatte 8 Stelen in Thorform. Von den hier begrabenen Fürsten des Gaues von Denderah ist besonders merkwürdig Mena (derselbe Name wie Menes, sehr selten) mit dem „guten Namen“ Pepi-men-ach aus der Zeit Pepi I. Seine Reliefs sind ungewöhnlich hoch gearbeitet und stechen auffallend von den sonstigen flachen Reliefs ab. Die Mastaba ist 120 Fuß lang. Das Grab des Fürsten Adu I enthielt einen beachtenswerten Thorbogen 15 F. hoch und als Grabkammer einen seltsamen schrägen Gang aus dem Grab in den Felsen, der nur als Entwickelung eines verlorenen Grabtypus verständlich ist. Der Tunnel war ganz mit Skulpturen besetzt; die herausgenommenen Bekleidungsplatten sollen im Museum von Gizeh wieder zu der Kammer zusammengesetzt werden. Der Sarg (10 F. lang, 2 dick) war unerwarteter Weise von jemand geplündert, der von außen einen Gang genau auf den Punkt, wo der Sarg stand, grub; der Leichenräuber muß also direkt nach der ihm genau bekannten Bestattung eingedrungen sein. Im Grab des Adu II wurde noch der Schädel seiner Frau Ana gefunden. 4 Gaufürsten nach Pepi II führen uns in die dunkle Zeit der 7. Dyn., die Bildhauerarbeit wird barbarisch schlecht. Namen mit dudu- beginnen, woraus zu schließen, daß der König Dudumes nunmehr in die 7. Dyn. einzufügen. Die Namen Beb und Beba (15 Personen) werden verwirrend häufig. Aus der Mastaba des letzten Beb mußten 30 Fuß Schutt weggeräumt werden, was 14 Tage Arbeit kostete. In der Grabkammer stand ein Sarg, 7 Fuß lang, innen und außen mit Inschriften bedeckt, über 6000 Zeichen, der längste der alten religiösen Texte nach den Pyramidentexten. Die Herausgabe ist in den Händen F. Ll. Griffith's, der darin bis jetzt 3 seltene Totenbuchkapital fand, aber im allgemeinen sind diese magischen Texte ganz neu und versprechen einen in jeder Beziehung wichtigen Beitrag zur religiösen Litteratur zu liefern. Leider sind die Zeichen teilweise so schlecht eingegraben, daß man oft nur nach den schwachen Tintenspuren der Vorzeichnung gehen kann. Petrie kopierte 3 Wochen lang daran. Viele lose Steinblöcke von (namentlich in griechisch-römischer Zeit) zerstörten Gräbern liefern interessante Skulpturen (aber nur ein einziges Stück bietet eine der anderswo so gewöhnlichen Ernte- und Arbeitszcenen) und Inschriften. Mehrere dieser Inschriften zählen den Besitz des Verstorbenen auf, die Zahl seiner Leibeigenen etc., eine erwähnt auch „300 Sykomorenbäume, von denen man 1000 Balken hauen konnte“, ein anderer Mann besaß 33 Ochsen, 13 Esel, 100 Ziegen [sehr armselig für einen Gaufürsten!]. Das ist ganz neu und kulturgeschichtlich höchst interessant. Manche solcher Steintafeln waren aber nicht nachträglich in den Mumienschacht geworfen, sondern sorgfältig über den Eingang der Sargkammer gedeckt. Seltsam ist, daß kein einziger „Serdab“ (die dunkle Kapelle für die „Ka“-Statne

[1]) Die Namen sind ohne Kritik nach der Aussprache Petrie's gegeben. Z. B. für Adu würde Erman j^{3}dw („schwach“) schreiben, mit sm ist sšm gemeint etc.

des Toten) gefunden wurde. Diese memphitische Sitte war hier unbekannt, statt dessen scheinen die Ka-(„Doppelgänger")Statuen oben auf dem Grabdach gestanden zu haben, wohin Stufen führten und wo zahlreiche Topfscherben d. h. Reste von Opfergaben gefunden wurden. Nur 3—4 Statuetten, die vom Dach in den Grabschacht fielen, wurden gefunden, meist schlechte Arbeiten. Die Gruppe eines Mentuhotep und seiner Frau ist aber eine ausgezeichnete Arbeit. (Der Vortragende schaltete hier die Bemerkung ein, das Ende der 11. und der Anfang der 12. Dyn. liefere die besten Bildhauerarbeiten, schon in der Mitte des 12. sinke die Kunst.) Merkwürdigerweise erscheint kein Name der 12. Dyn., nur 1—2 Gräber der 18. Von persischer Zeit ab wurden die Nekropole und die alten Gräber wieder benützt. Die späten Gräber sind flache, armselige Kammern. Viele Gräber für heilige Tiere aus dieser Zeit: Ibisse, Katzen, Schlangen, große und kleine Hunde, besonders heilige Kühe und Kälber der Hathor.[1]) Mehrere dieser Tiergräber wurden (durch Brandstiftung?) zerstört, so daß vom Brand der asphaltgetränkten Tierleiber die Wände der Gräber verglasten. Petrie glaubt einen seltsamen Gebrauch nachweisen zu können. Wenn etwas vom Tempelgerät schadhaft wurde oder man von einem Stück einen Teil als neu zu gebrauchen weggenommen hatte, so brachte man den Rest des heiligen Eigentums nach der Nekropole und begrub es sorgfältig [vgl. die Genizen der Synagogen!]. So Bronzesachen, Libationsvasen, Räucherlöffel, ein schönes Glasmosaik, Stücke, die nach der Zeit Konstantins begraben wurden. Mehrere ältere Stücke von Metallvasen (eine mit dem Namen Ramses II) wurden, vermutet Petrie, während der Unruhen der 20. Dyn. versteckt. Ein Unikum ist eine „mykenische" Bügelkanne, aus einem Stück gelber Bronze getrieben und mit den bekannten parallelen Kanellierungen von oben nach unten versehen, wie wir sie beim Tribut der fremden Länder so oft abgebildet sehen. Dies ist das erste derartige Stück aus Metall. — Ein Grab der 12. Dyn. (?) enthielt zwei merkwürdige Figuren: Töpfe in der Form von Klageweibern. Die Ptolemäergräber lieferten Tausende der gewöhnlichen Amulette und viele Schädel. Diese wurden nur gemessen, die älteren Schädel dagegen mitgenommen. — Die gefundenen Sachen sind noch in Kairo, doch werden die freigegebenen davon für die Juliausstellung erwartet.[2])

London, 21. Mai 98. W. Max Müller.

[1]) Die Ibisse und Schlangen scheinen in älterer Zeit mehr verehrt worden zu sein. Die Tausende von Hundemumien gehören der Römerzeit an.

[2]) Petrie benützte eine Gelegenheit, um zu konstatieren, daß er die Theorie einer „New race" aufgegeben habe — der Name wäre ja nur provisorisch gewählt worden — und in jenen überraschenden Funden die ältesten Spuren ägyptischer Kultur vor und während Dynastie 1 erkenne. Vgl. Nummer 4 dieser Zeitschrift.

Mitteilungen.

Aegyptisches.

Ausser dem Grabe Thutmosis III hat Loret bei den Ausgrabungen im Thale der Königsgräber zu Theben auch das des Sohnes und Nachfolgers dieses Herschers, das Amenophis II, erschlossen. Das Grab enthält zahlreiche gut erhaltene Inschriften, über deren Inhalt noch nichts genaueres verlautet, die aber nach Analogie der Texte in allen andere Königsgräbern, religiöser Natur sein werden. Beigaben aller Art lagen auf dem Boden der verschiedenen Kammern des Grabes umhergestreut. In einer Nische des von viereckigen Pfeilern getragenen Hauptraumes ist auch an Ort und Stelle der Sandstein-Sarkophag des Königs, der noch seine wohl erhaltene Mumie enthielt. Ein Nebenraum war zu einer Massengruft verwertet worden; hier lagen die Leichen der Könige Thutmosis IV, Amenophis III, Seti II, Setnecht, Ramses IV, VI und VIII und zwei namenlose Mumien. Sie alle sind jedenfalls aus ihren wirklichen Gräbern hierher geflüchtet worden, um sie vor Grabräubern zu retten, gradeso wie, ihren Inschriften zu Folge, auch die im Königsschachte zu Dêr el bahari entdeckten Pharaonenleichen während der 21. Dynastie in gleicher Absicht von Versteck zu Versteck geschleppt wurden. Unweit des Einganges des Grabes lagen vier ausgetrocknete Leichen, welche Spuren eines gewaltsamen Todes zeigten, und allem Anscheine nach die Körper der Personen sind, welche bei der Bestattung des Königs als Opfer dargebracht worden waren. Es laegen damit hier die ersten handgreiflichen Zeugen der ägyptischen Menschenopfer vor, welche früher viel angezweifelt worden sind, obwohl sie durch Angaben antiker Autoren hinlänglich bezeugt waren und auch auf Reliefs in Gräbern der 18. und 19. Dynastie dargestellt erscheinen.

Der frühere General-Sekretär der Schottichen Geographischen Gesellschaft Silva White hat in der Oase Sîwa Gräber der 20. Dynastie entdeckt. Auch ist ihm gelungen, über die Oase Dscharabub, den Mittelpunkt des Bundes der Senussi, genaue Nachrichten zu sammeln. A. W.

The name Kadesh in the Old Testament.

Dr. P. Ruben (Jewish Quart. Rev., April 1898, p. 451f.) has brillianthy shown that Kadesh and Hadrach were Israel's two chief foes, when Deborah's Song was written

(Jud. 5). In the same Review (July 1898) I shall offer some further developments of his ideas in the restoration of the text which are perhaps of archaeological interest. His discovery (as I think it) of two Assyrian words in Hebrew characters (גרף, but read צרף, = Ass. ṣarâpu 'to colour, dye', and נפש[ין] = Ass. nabâsîš 'like red wood,') is not less brilliant. I would mention here (1) that the Girgashites (who are here due to the archaeological interest of the Deuteronomist) are, as it seems to me, no doubt the Kadeshites, and (2) that the place-name Kishion (Josh. 19_{20}, 21_{28}) is not to be entirely preferred to the Kedesh of the Chronicler (1 Chron. 6_{57}). The Chronicler has preserved one letter which only exists in Joshua as a '; in fact קשיון should be קדשון, and we then have before us a survival of the Gadašuna of the Amarna Tablets, and the Hitsuna of the Name-list of Tahutmes III. Tell Kaisân, S. E. of Akkâ, still keeps the old name alive. I will not take up space with repetitions even of recent critical discoveries, apart from those which are probably new to readers of this Zeitung. J should add however that, developing a suggestion of Marquart, J should read קדשון (Ḳadšon, Ḳidšon) for הרשת in Judges $4_{2.3.16}$, and, as an original suggestion, that the much-debated בצענים of Judg. 4_{11} should certainly be גרשנים (קדשנים) Gadšonim (Ḳidšonim). In the latter case compare the land of Gadašuna (Am. Tab.). T. K. Cheyne.

Personalien.

Dr. Friedrich Müller, Prof. d. vergl. Sprachwissenschaft u. Sanskrit und Mitdirektor des orientalischen Seminars in Wien, sowie Mitherausgeber der Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, ist, 64 Jahre alt, gestorben.

Zeitschriftenschau.

Deutsche Litteraturzeitung 1898.

16. H. Hübschmann, Armenische Grammatik I, Besprochen von Oskar Mann.

Archiv für Philosophie I. Abteilung 1898.

IV_3. David Kaufmann, der „Führer" Maimûni's in der Weltlitteratur. —

Zeitschrift für aeg. Sprache und Alter tumskunde (ÄZ).

2. S. 111. Aufruf (zur wissenschaftlichen Unterstützung der Kommission zur Herausgabe eines Wörterbuches der aeg. Sprache)[1]. — 112. Borchardt, Ein aeg. Grab auf der Sinaihalbinsel (hinter dem Hathortempel auf der Spitze des Serabit el Ḫadem, aus der Zeit Amenemhâ III): Daraus der Text vom Jahr 2, L. D. II 137a. 114 dazu neue Texte. — 116. Borchardt, Bemerkungen zu den Särgen des mittleren Reiches (über den Sinn der gemalten Bilder von Kopf und Augen auf sonst nur mit Zeichnung versehenen Särgen aus Achmîm; die Thürdarstellungen an Särgen des M. R. geben Innenansichten)[1]. — 119. Borchardt, Die Dienerstatuen aus den Gräbern des alten Reiches (mit Abbildungen; über die Bedeutung der vorkommenden Typen, wie Träger, Müllerinnen [genauer Kornquetscherinnen], Bäcker, u. s. f.). — 134. Quibell, On the date of the periode in Egypt called Neolithic, Libyan and New Race (entscheidet sich für die Zeit vor der 4. Dynastie[2]). — 140. E. Brugsch, Ein neuer satyrischer Papyrus (der 22. Dyn. in Gizeh; mit Tafel; Thiere ganz wie im Turiner Papyrus). 141. Knudtzon, Der Cheta-Fürst S3-p?-rw-rw in Keilschrift (Borchardt schlägt vor, diesen Grossvater des Cheta-Fürsten Cheta-sar, des Zeitgenossen des Ramses II in dem Subbiluliuma der Tell el Amarna-Tafel Winckler 35 wiederzuerkennen)[3]. — 142. Schweinfurth und Lewin, Der Salzfund von Qurna (Säckchen mit Natron-Salz, die in einer Holzkiste und Thonkrügen in einer Felsenkammer sich fanden, wohl aus der Zeit der 18. Dyn.). — 144. Hess, Demotica (Proskynema aus Philae aus dem Jahre 2 des Kaisers M. Aurelius; Facsimile mit Besprechung der sog. demotischen Paradigmata auf einem Ostrakon zu Gizeh)[4]. 150. Borchardt, Der Inhalt der Halbkugel

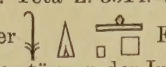
[1]) Diese Mitteilungen als vertraulich zu behandeln und dabei doch „schon während der Arbeit den Fachgenossen Auskunft über das Vorkommen einzelner Worte zu erteilen," das wird sich schwer vereinigen lassen. (D. R.).

[1]) 117 als Exkurs: von Dyn. 6 bis zu Ende des m. R. lagen die Mumien auf der linken Seite ebenso wie die Schlafenden. Die spätere Mumienform der Särge bedingt Rückenlage. Schminkstreifen an den Augen schon Dyn. 6.

[2]) Die Bemerkung von St(eindorff) S. 136 Anm. 1, dass der grösste Teil der von Petrie nach Leipzig geschenkten Töpfe der Nagada-Periode auf der Töpferscheibe gefertigt sei, scheint auf Irrtum zu beruhen. Nach meinen Informationen sind dieselben ebenso wie die Tausende anderer Stücke dieser Zeit (Ausnahmen sind bei den Thontöpfen wie bei den Steingefässen der Epoche nur ganz vereinzelt vorhanden), die ich persönlich prüfen konnte, aus der Hand gearbeitet. — Die in den Fürstengräbern gemachten und die sonstigen Grabfunde sprechen mehr und mehr für die von mir seit dem März vorigen Jahres vielfach ausgesprochene Ansicht (vgl. z. B. Umschau I S. 592), dass die bisher bekannten Fürstengräber dieser Zeit — auch das des Königs von Nagada, den man dem Protomonarchen Menes hat gleichsetzen wollen, gehört hierher — nicht lange vor Snefru angelegt worden sind. In den Schutthalden bei den Gräbern, wo Gegenstände der verschiedensten Zeiten bis in das neue Reich hinein durcheinander lagen, auftauchende Texte können zur Datierung der Gräber nicht herangezogen werden. (A. W.).

[3]) Beachte O.L.Z. No. 3_{88} $5_{137, 153}$. Ist das von W. als tu oder ti aufgefasste Zeichen nur das Personendeterminativ, so ist die Gleichsetzung von Sub(b) iluliuma und Sapalulu wohl möglich. Die chronologischen Bedenken bleiben jedoch bestehen, so dass es sich vielleicht um einen gleichnamigen Verfasser des Sapalula handelt. Andernfalls müssten abnorm lange Regierungen vorliegen, wie sie wohl nicht absolut unmöglich, aber immerhin besonders im Chetiterreich nicht sehr wahrscheinlich sind. (W. M. M.)

[4]) Eine kleine Synonymensammlung, wie wir längst mehrere haben und z. B. Spiegelberg jüngst mehrere herausgab. (W. M. M.).

nach einem Papyrusfragment des mittleren Reiches (Pap. Kahun. Taf. 8 u. IV. 3 Col. 13—14). — 152. Erman, Zu den äthiopischen Hieroglyphen (Vorschläge zur Lesung und Deutung einiger Zeichen in den hieroglyphisch-meroitischen Texten). — 165. E(rman), Peter Le Page Renouf (kurzer Necrolog. Ein ausführlicherer von Rylands in den Proc. Soc. Bibl. Arch. XIX p. 271ff.). — 166. Miscellen: Möller, Zum Namen des Königs von Unterägypten (aus dem Berliner Papyr. 3057, der jedoch eher eine Sinnvariante „wie der Geier[schmuck] auf der Königin" als eine Schriftvariante zu Pyr. Teta Z. 351f. enthält). Borchardt, Vernichtung einer  Formel unter Amenophis IV? (die Zerstörung der Inschrift braucht nicht wegen der Formel erfolgt zu sein, sondern nur behufs Usurpation einer älteren Statuette durch eine spätere Besitzerin). Borchardt, Zu L. D. II. 14 (das hier abgebildete Grabrelif zu Gizeh zeigt nicht, wie die Publikation bei Lepsius angiebt, einen Sarg mit Stierkopf, sondern eine auf dem Sarge liegende Kopfstütze). Borchardt, Gebrauch von Henna im alten Reiche (Liste von Statuen mit rotbraun gefärbten Nägeln aus dem Museum zu Gizeh). Calice, Über das Vorkommen von und . Calice, Eine Etymologie (aeg. sâḥ „edel" soll dem arab. سرح „frei sein, lassen" zu vergleichen sein). — 172. Erschienene Schriften (sehr unvollständige Bibliographie, meist aus dem Jahre 1897, aber bei Pellegrini's Arbeit über den Palermo-Stein auch bis Anfang 1896 zurückgreifend)[1]).

Sitzungsberichte der philos.-philol. u. d. hist. Classe der k. b. Akademie d. W. z. München. 1897 II.

III. H. Riggauer, zur kleinasiatischen Münzkunde: Bespricht die von R. Oberhummer und Dr. Zimmerer aus Kappadokien und angrenzenden Ländern mitgebrachten Münzen; zu beachten die aus Kilikien (von Anemurium, Anazarbus; Olba mit dem Kopf des Augustus und der Aufschrift ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΪΚΡΟΪ ΤΟΠΑΡΧΟΪ [der Hohepriester mit dem Titel Toparch von Kennatis und Lalassis!])

Philologus 1898.

2. H. Lewy, Sabbe-Sambethe: der Name der hebr. Sibylle bei Pausanias $X_{12,9}$ und Suidas s. v. Σιβυλλα sei gegen Ewald (S. d. Sabbats), Wellhausen, Schürer vielmehr = סִבְבָה (assyr. šību resp. f. davon). Ausserdem hänge wohl auch Σιβυλλα selbst mit dem semitischen Wort zusammen, das dann eine griechische Weiterbildung mit Deminutivsuffix sei.

Litt. Centralblatt 1898.

91. M. Hartmann, das arabische Strophengedicht, bespr. v. H. St(umm)e. — Friedr. Delitzsch, das babylonische Weltschöpfungsepos, bespr. v. C. B(ezold).

Hermes 1898.

2. S. Fränkel, Zu den semitischen Eigennamen: Einige nichts neues bringende, allgemein belehrende Bemerkungen über die semitischen Eigennamen in der von Joguet veröffentlichten Weihinschrift Bullet. corresp. hellén. XX 177 ff. (Meist im Anschluss an Wetzstein (Abh. Berl. Ak. 1863); zu Zabbdelos hätte auf Zabdai in den babyl. Kontrakten, zu Abdokos auf Z. A. T. W. 1897 S. 348 ff. verwiesen werden müssen!).

Ztschrift f. hebr. Bibliogr. 1898.

1. M. Steinschneider, Christliche Hebraisten (Forts.) — W. Bacher, ein jüdisch-bucharisches Gedicht (aus dem Anfang dieses Jahrhunderts, persisch in hebr. Schrift).

2. M. Steinschneider, Christl. Hebraisten (Forts.).

W. Z. K. M. 1898.

1. M. Steinschneider, Heilmittelnamen der Araber (Forts.). — W. Bang, zur Erklärung der kök-türkischen Inschriften. — Fr. Müller, die Einleitung zur Ganjesháyagán aus dem Pahlawî ins Deutsche übersetzt. — Br. Meissner, Babylonische Leichenfeierlichkeiten. — Kleine Mitteil.: darunter Fr. Müller, Altpersisches und Armenisches (gegen Hübschmann); Hugo Schuchhardt, über die georgische Hdschrift 17 der Paris. Nat.-Bibl.

Rendiconti della reale accademia di lincei (phil. Classe) Serie V Vol. VII.

1. J. B. Chabot, regulae monasticae saeculo VI ab Abrahamo fundatore et Dadjesu rectore conventus Syrorum in monte Izla conditae. syriace ed. et latinitati don. (aus dem 10. Jahr Hormizd IV).

Wochenschrift für klassische Philologie 1898.

20. Archäolog. Gesellsch. z. Berl. Märzsitzung: Herr Lehmann sprach über eine Urkunde in Keilschrift, die sich auf Rüstungen des Cyrus gegen Lydien im Jahre 547 bezieht. (Eine Würdigung dieser „Entdeckung" vorbehalten. d. R.)

Al-Machriq. 9 (1. Mai 1898). R. Chartouni, La Chronologie du Patriarcat Maronite d'après Douaihi (fin). Nach Stephan al-Duwaihi nur bis zum J. 1672. Für die Zeit von da ab bis zur Gegenwart nach بولس مسعد gest. 1890, mit einem Nachtrage des Herausgebers. — Dr. A. Haffner, Le livre des Plantes et des Arbres (ouvrage inédit d'Al-Asma'i). Mit Anmerkungen herausgegeben. — P. L. Cheïkho, Barhebraeus: L'homme et l'écrivain (suite). — Ders., Histoire de Beyrouth d'Ibn Salih (suite). Recensionen: 1) Manuscrits turcs de l'Institut des Langues Orientales, décrits par W. D. Smirnow (St. Pétersb.) 1897, bespr. von Pater S. Ronzevalle. 2) La Concélébration Liturgique par le R. P. Dom J. Parisot, bespr. von L. S[eiho].

10 (15. Mai 1898) P. S. Ronzevalle, Zénobie, reine de Palmyre. — P. Anastase Carme et P. H. Lammens, Remarques sur la dérivation de quelques mots arabes. (Fremdwörter im Arabischen.) — P. L. Cheïkho, Barhebraeus: L'homme et l'écrivain (suite). — Dr. A. Haffner, Le livre des Plantes et des Arbres, ouvrage inédit d'Al-Asma'i (suite). — P. A. Lauriol, Le Roman: son origine et son histoire. — P. L. Cheïkho, Histoire de Beyrouth d'Ibn Salih (suite). — Besprechung von: Variété sinologiques. Allusions littéraires, première série, fasc. 8 et 13. 1898. Par le P. Corentin Pétillon, S. 7.

---

[1]) Ein anderer Korrespondent macht noch darauf aufmerksam, dass diese wichtige Arbeit nicht nur (z. B. von Griffith) noch 1896 besprochen, sondern sogar in der ⲁ Z. längst in Artikeln erwähnt wurde.

Verantwortlicher Herausgeber: F. E. Peiser, Königsberg i. Pr.
Verlag u. Expedition, Wolf Peiser Verlag, Berlin S., Brandenburgstr. 11.
Druck von Max Schmersow vorm. Zahn & Baendel, Kirchhain N.-L.